

La Rénovation

XI

Théorie et Pratique

I

Après avoir bien étudié les différentes questions à l'ordre du jour, les principes du droit nouveau, les fameuses libertés modernes par lesquelles les novateurs fin de siècle veulent régénérer la société, après avoir, à la lumière des enseignements du Pape, bien établi et bien compris les erreurs qui naissent de ces nouvelles doctrines pronées par le libéralisme, il convient aux catholiques de se demander quelle est la ligne de conduite à suivre en face de toutes les difficultés que présente l'état social actuel.

Cette ligne de conduite nous a été tracée par Léon XIII et nous la trouvons dans les conclusions de son encyclique sur la constitution chrétienne des Etats. Nos hommes et nos écrivains publics doivent sérieusement étudier les passages suivants. C'est le docteur infailible de l'Eglise qui parle d'autorité, disant :

“ Si donc, dans ces conjonctures difficiles, les catholiques Nous écoutent, comme c'est leur devoir, ils sauront exactement quels sont les devoirs de chacun tant en *théorie* qu'en *pratique*.”

THÉORIE

“ En théorie d'abord, il est nécessaire de s'en tenir avec une adhésion inébranlable à tout ce que les Pontifes Romains ont enseigné ou enseigneront, et, toutes les fois que les circonstances l'exigeront, d'en faire profession publique. Particulièrement en ce qui touche aux *libertés modernes*, comme on les appelle, chacun doit s'en tenir au jugement du Siège Apostolique et se conformer à ses décisions. Il faut prendre garde de se laisser tromper par la spécieuse honnêteté de ces libertés, et se rappeler de quelles sources elles émanent et par quel esprit elles se propagent et se soutiennent. L'expérience a déjà fait suffisamment connaître les résultats qu'elles ont eus pour la société, et combien les fruits

qu'elles ont portés inspirent à bon droit de regrets aux hommes honnêtes et sages.

S'il existe quelque part, ou si l'on imagine par la pensée, un Etat qui persécute effrontément et tyranniquement le nom chrétien, et qu'on le confronte au genre de gouvernement moderne dont Nous parlons, ce dernier pourrait sembler plus tolérable. Assurément les principes sur lesquels se base ce dernier sont de telle nature, ainsi que nous l'avons dit, qu'en eux-mêmes ils ne doivent être approuvés par personne."

PRATIQUE

" En pratique, l'action peut s'exercer soit dans les affaires privées et domestiques, soit dans les affaires publiques.

" Dans l'ordre privé, le premier devoir de chacun est de conformer très exactement sa vie et ses mœurs aux préceptes de l'Evangile, et de ne pas reculer devant ce que la vertu chrétienne impose de quelque peu difficile à souffrir et à endurer. Tous doivent, en outre, aimer l'Eglise comme leur mère commune, obéir à ses lois, pourvoir à son honneur, sauvegarder ses droits, et prendre soin que ceux sur lesquels ils exercent quelque autorité la respectent et l'aiment avec la même piété filiale. Il importe encore au salut public que les catholiques prêtent sagement leur concours à l'administration des affaires municipales et s'appliquent surtout à faire en sorte que l'autorité publique pourvoie à l'éducation religieuse et morale de la jeunesse, comme il convient à des chrétiens : de là dépend surtout le salut de la société.

" Il sera généralement utile et louable que les catholiques étendent leur action au delà des limites de ce champ trop restreint, et abordent les grandes charges de l'Etat. *Généralement*, disons-nous, car ici Nos conseils s'adressent à toutes les nations. Du reste, il peut arriver quelque part que, pour les motifs les plus graves et les plus justes, il ne soit nullement expédient de participer aux affaires politiques et d'accepter les fonctions de l'Etat.

" Mais généralement, comme Nous l'avons dit, refuser de prendre aucune part aux affaires publiques serait aussi répréhensible que de n'apporter à l'utilité commune ni soin ni concours ; d'autant plus que les catholiques, en vertu même de la doctrine qu'ils professent, sont obligés de remplir ce devoir en toute intégrité et conscience. D'ailleurs, eux s'abstenant, les rênes du gouvernement passeront sans conteste aux mains de ceux dont les opinions n'offrent certes pas grand espoir de salut pour l'Etat. Ce serait, de plus, pernicieux aux intérêts chrétiens, parce que les ennemis de l'Eglise auraient tout pouvoir et ses défenseurs aucun. Il est donc évident que les catholiques ont de justes motifs d'aborder la vie politique ; car ils le font et doivent le faire, non pour approuver ce qu'il peut y avoir de blâmable présentement dans les institutions politiques, mais pour tirer de ces institutions mêmes, autant que faire se peut, le bien public sincère et vrai, en se proposant d'infuser dans toutes les veines de l'Etat, comme une sève et un sang réparateur, la vertu et l'influence de la religion catholique.—

" Ainsi fut-il fait aux premiers âges de l'Eglise. Rien n'était

plus éloigné des maximes et des mœurs de l'Évangile que les maximes et les mœurs des païens : on voyait toutefois les chrétiens incorruptibles, en pleine superstition et toujours semblables à eux-mêmes, entrer courageusement partout où s'ouvrait un accès. D'une fidélité exemplaire envers les princes et d'une obéissance aux lois de l'État aussi parfaite qu'il leur était permis, ils jetaient de toute part un merveilleux éclat de sainteté, s'efforçaient d'être utiles à leurs frères et d'attirer les autres à suivre Notre-Seigneur, disposés cependant à céder la place et à mourir courageusement s'ils n'avaient pu, sans blesser leur conscience, garder les honneurs, les magistratures et les charges militaires. De la sorte, ils introduisirent rapidement les institutions chrétiennes, non seulement dans les foyers domestiques, mais dans les camps, la curie et jusqu'au palais impérial. "Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tout ce qui est à vous, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos conciliabules, vos camps eux-mêmes, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum." Aussi lorsqu'il fut permis de professer publiquement l'Évangile, la foi chrétienne apparut dans un grand nombre de villes, non vagissante encore, mais forte et déjà pleine de vigueur."

LE DEVOIR DU MOMENT

" Dans les temps où nous sommes, il y a tout lieu de renouveler les exemples de nos pères.

" Avant tout il est nécessaire que tous les catholiques dignes de ce nom se déterminent à être et à se montrer les fils très-dévotés de l'Église ; qu'ils repoussent sans hésiter tout ce qui serait incompatible avec cette profession ; qu'ils se servent des institutions publiques, autant qu'ils le pourront faire en conscience, au profit de la vérité et de la justice ; qu'ils travaillent à ce que la liberté ne dépasse pas la limite posée par la loi naturelle et divine ; qu'ils prennent à tâche de ramener toute constitution publique à cette forme chrétienne que Nous avons proposée pour modèle.

Ce n'est pas chose aisée que de déterminer un mode unique et certain pour réaliser ces données, attendu qu'il doit convenir à des lieux et à des temps fort disparates entre eux. Néanmoins, il faut avant tout conserver la concorde des volontés et tendre à l'uniformité de l'action. On obtiendra sûrement ce double résultat si chacun prend pour règle de conduite les prescriptions du Siège Apostolique et l'obéissance aux évêques que *l'Esprit Saint a établis pour régir l'Église de Dieu.*

DÉFENSE DU NOM CHRÉTIEN.

Comme on le voit, le Souverain Pontife recommande la concorde des volontés et l'uniformité de l'action. Pour atteindre cette fin, il faut discuter avec modération et avoir en vue la glorification de Dieu et le bien de l'Église. Voici la règle qui nous est donnée :

" La défense du nom chrétien réclame impérieusement que l'assentiment aux doctrines enseignées par l'Église soit de la part

de tous unanime et constant, et de ce côté, il faut se garder ou d'être en quoi que ce soit de connivence avec les fausses opinions, ou de les combattre plus mollement que ne le comporte la vérité. Pour les choses sur lesquelles on peut discuter librement, il sera permis de discuter avec modération et dans le but de rechercher la vérité, mais en mettant de côté les soupçons injustes et les accusations réciproques. A cette fin, de peur que l'union des esprits ne soit détruite par de téméraires accusations, voici ce que tous doivent admettre : la profession intégrée de la foi catholique, absolument incompatible avec les opinions qui se rapprochent du *rationalisme* et du *naturalisme*, et dont le but capital est de détruire de fond en comble les institutions chrétiennes et d'établir dans la société l'autorité de l'homme à la place de celle de Dieu.

VIE PRIVÉE ET VIE PUBLIQUE.

Quand il s'agit des intérêts de l'Eglise et de l'avancement de la foi, on ne peut distinguer la conduite de la vie privée de celle de la vie publique. Il faut être franc catholique à toutes les heures et dans toutes les situations de la vie. C'est l'enseignement de l'auguste Vicaire du Christ.

“ Il n'est pas permis non plus d'avoir deux manières de se conduire, l'une en particulier, l'autre en public, de façon à respecter l'autorité de l'Eglise dans sa vie privée et à la rejeter dans la vie publique ; ce serait là allier ensemble le bien et le mal et mettre l'homme en lutte avec lui-même, quand, au contraire, il doit toujours être conséquent et ne s'écarter en aucun genre de vie ou d'affaires de la vie chrétienne.”

QUESTIONS POLITIQUES

Mais s'il s'agit de questions purement politiques, du meilleur genre de gouvernement, de tel ou tel système d'administration civile, des divergences honnêtes sont permises. La justice ne souffre donc pas que l'on fasse un crime à des hommes dont la piété est d'ailleurs connue, et l'esprit tout disposé à accepter docilement les décisions du Saint-Siège, de ce qu'ils sont d'un avis différent sur les points en question. Ce serait encore une injustice bien plus grande de suspecter leur foi ou de les accuser de la trahir, ainsi que nous l'avons regretté plus d'une fois.”

AUX JOURNALISTES

“ Que ce soit là une loi imprescriptible pour les écrivains et surtout pour les journalistes. Dans une lutte où les plus grands intérêts sont en jeu, il ne faut laisser aucune place aux dissensions intestines ou à l'esprit de parti ; mais, dans un accord unanime des esprits et des cœurs, tous doivent poursuivre le but commun, qui est de sauver les grands intérêts de la religion et de la société. Si donc, par le passé, quelques dissentiments ont eu lieu, il faut les ensevelir dans un sincère oubli : si quelque témérité, si quelque injustice a été commise, quel que soit le coupable, il

faut tout réparer par une charité réciproque et tout racheter par un commun assaut de déférence envers le Saint-Siège.

De la sorte, les catholiques obtiendront deux avantages très-importants : celui d'aider l'Eglise à conserver et à propager la doctrine chrétienne, et celui de rendre le service le plus signalé à la société, dont le salut est fortement compromis par les mauvaises doctrines et les mauvaises passions."

Puissent donc ces conseils si sages, cette parole si onctueuse du Père commun de tous les catholiques être entendus et compris par tous ceux qui désirent véritablement contribuer au règne de Dieu, à l'œuvre du Christ !

MARC-ANTOINE.

Les grandes figures du Catholicisme

LOUIS VEUILLOT

" Dans la race dont je suis, il y a des tribus militaires ; je suis d'une de ces tribus."

Voilà en quels termes Louis Veillot marquait le trait suprême de sa physionomie dans l'un des nombreux portraits qu'il a tracés de lui-même et semés à travers les articles innombrables et les cinquante volumes qui constituent son œuvre littéraire. On ne saurait plus fidèlement en deux coups de crayon, portraiturer le rude athlète que la mort couchait au tombeau le 7 avril 1882.

Ce fut avant tout et par-dessus tout un soldat. Pendant près d'un demi-siècle, on l'a vu au plus épais de la mêlée dans la bataille des idées et il a combattu sans trêve pour les deux plus nobles causes qui soient au monde : l'Eglise et la patrie. Pendant près d'un demi siècle, il a tenu haut le drapeau sous les plis duquel il s'était enrôlé aux jours radieux de sa jeunesse et il a poussé de terribles coups à ceux qui osaient insulter le Christ, son maître, ou la France, sa mère. Maint visage d'impie fut balaféré par sa cravache vengeresse et tant qu'il fut debout nul ne put impunément jeter l'opprobre aux deux nobles causes à la défense desquelles il avait donné sa vie.

S'il eût vécu en d'autres temps et sous d'autres mœurs, il eût sans doute brandi la lourde épée et la hache d'armes du croisé



LOUIS VEUILLOT.

Les temps sont changés et la Providence lui réservait de manier une arme autrement effective que celles des compagnons de Godefroy et de Tanerède. Elle fit de lui un écrivain, mais il demeura soldat. Il semblait même incapable de considérer sous un aspect autre que le militaire son métier d'écrivain et s'il lui fallait un jour caractériser par une phrase nette et vivante, les deux formes sous lesquelles peut se manifester la pensée humaine, une phrase d'allure martiale et qui restera parce qu'elle est frappée au coin de la vérité et de la meilleure énergie, coulait naturellement de sa plume :

Le vers n'est qu'un clairon, la prose est une épée.

Son tempérament militaire le porta naturellement vers la forme la plus combative du métier et il se donna corps et âme au journalisme. Ce fut pour la presse catholique un inappréciable avantage. Il la transforma et d'un bouclier autrefois bien faible et dont on savait peu se servir, il fit une arme magnifique, superbement trempée et qui tailla en plein dans les chairs de l'ennemi. Il changea radicalement les conditions dans lesquelles se faisait la bataille. Tout en continuant la tactique défensive de ses prédécesseurs, il entreprit contre les impies la plus vigoureuse offensive et les couvrit à leur tour de la tunique de Nessus du ridicule et des flèches finement barbelées de son ironie et de son sarcasme.

Cela fit crier. Messieurs les libres-penseurs n'étaient pas habitués à pareil traitement. On parla avec colère de la violence, de la brutalité du champion catholique. Ces déclamations font aujourd'hui sourire et il serait inutile d'essayer de justifier Veillot contre de pareilles accusations. L'opinion du public est faite là-dessus. Le public sait que si Veillot a été énergique et fort, il n'a jamais violé à l'endroit de ses adversaires les droits de la justice et de la charité. Il sait que s'il a haï l'erreur de toutes les forces de son âme, nul sentiment haineux n'a trouvé place en son cœur pour le malheureux en qui était l'erreur et que c'est avec vérité qu'il a pu écrire dans la préface de ses œuvres polémiques : " Certes ! je n'ai le malheur de haïr aucun homme ! " La publication de ses lettres l'a vengé des imputations odieuses que l'on avait osé élever contre lui et tous les hommes de bon sens et de probité l'ont avec Jules Lemaitre, proclamé doux et humble de cœur, et d'une étrange franchise.

Dieu l'avait merveilleusement doué pour ces luttes de la presse qui sont en voie de supprimer toutes les anciennes joutes littéraires et qui réclament de si exceptionnelles qualités. Il avait traité en enfant gâté ce prestigieux artiste et lui avait

toutes les notes de la gamme, toute la lyre. Ou plutôt, pour parler plus exactement, il voulut en faire l'un des chefs de sa milice sainte et il trempa son armure aux sources les plus pures du génie.

Cette supériorité intellectuelle ne fut jamais contestée. On sait au milieu de quelles tempêtes le Maître a vécu, quelles colères et quelles haines il a eues contre lui. Nul en notre temps ne fut plus violemment attaqué. Hé ! bien, aucun de ses adversaires intelligents n'osa jamais contester ses merveilleux dons artistiques, sa maîtrise d'écrivain sans rival. De l'aveu de tous, ce rude jouteur qui rompa hardiment en visière à toutes les divinités régnantes, qui jetait implacablement l'outrage à toutes les idoles, fut le roi du journalisme contemporain. Jamais la presse n'avait encore produit un talent aussi varié, aussi complet, et il se passera du temps avant qu'on ne retrouve son égal.

Et il fut non seulement le premier des journalistes, mais aussi, si l'on considère l'ensemble de son œuvre, l'un des plus grands et peut-être le plus grand écrivain français de ce siècle. Depuis 1883, sa renommée littéraire n'a fait que grandir et les plus enthousiastes hommages lui sont venus de tous les points de l'horizon intellectuel. Nous n'avons que l'embaras du choix parmi ces témoignages d'admiration. Écoutez ces paroles de Jules Lemaître, le critique libre penseur et impressionniste : " Entre les écrivains qui comptent, Veillot me paraît celui qui est le mieux dans la tradition de la langue, tout en restant un des plus libres, des plus personnels . . . Bref, il me semble avoir toute la gamme, et la grâce et la force ensemble, et toujours, toujours, la belle transparence, la clarté lumineuse et sereine . . . Somme toute, je n'hésite pas un moment à le compter dans la demi-douzaine des très grands prosateurs de ce siècle." " Le style des maîtres d'autrefois semble s'être transmis directement à l'incomparable écrivain qui personnifie si noblement le bon sens, les sentiments élevés, les croyances de la vieille France, s'écrie à son tour Édouard Drumont, le grand polémiste antisémite, le critique littéraire au tour d'esprit si vif et si absolument personnel. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour éloquent et comique, sublime et familier. Louis Veillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et La Bruyère : il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il peint comme le troisième."

La prodigieuse variété du talent, ou plutôt du génie de Louis Veillot est un perpétuel sujet d'étonnement pour qui parcourt

son œuvre. Une surprise qui va toujours s'accroissant s'empare de vous en face de ce kaléidoscope aux spectacles merveilleux qui présente successivement à vos regards le polémiste tour à tour sublime ou railleur, mais toujours énergique et clair, des *Mélanges*, le romancier délicat de *Corbin et d'Aubecourt*, ce récit digne d'avoir été écrit par la plus pure des jeunes filles chrétiennes, suivant l'expression de Léon Gautier, le dramaturge shakespearien du *Lendemain de la Victoire*, le critique social hors de pair des *Odeurs de Paris* et des *Libres penseurs*, l'hagiographe, le narrateur prestigieux de la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, d'*Agnès de Lauvens* et de *Sainte Germaine Cousin*, le lyrique enthousiaste du *Parfum de Rome* et de certaines pages de *Çà et là*, le poète et le prophète enfin qui a souvent réalisé la double signification du terme latin : *vates* et, en même temps qu'il répandait à travers toute son œuvre les flots de sa poésie si humaine, si vraie, a jeté sur l'avenir un regard qui en perceait les nuages profonds. Que dirai-je encore ? Il en faut toujours revenir au jugement primitif : cet homme a dérobé à la nature tous ses accents, toutes ses couleurs, il a su tirer du clavecin humain toutes les notes dont il peut vibrer sous l'influence des plus contradictoires passions. Il est telles de ses œuvres qui sont de purs chefs d'œuvre auxquels rien ne peut être ajouté et devant lesquels s'extasiaient les libres penseurs eux-mêmes. Ainsi *Sainte-Beuve* dira de la *Chambre nuptiale (Historiettes et fantaisies)* : Nous n'avons rien de plus beau dans la langue française, et *Jules Lemaitre* s'écriera devant les premières pages de *Ça et là (De Chamounix et du mariage)* : C'est la merveille des merveilles !

Grand écrivain, styliste merveilleux dans les livres, les articles qu'il écrivait pour le public, *Veillot* l'est aussi et tout autant dans les pages rapidement tracées pour sa famille et ses amis, entre deux coups de feu, au milieu des épreuves de son journal et de ses volumes, et qui réunies plus tard de tous les points de l'horizon ont constitué cette extraordinaire *Correspondance*, presque sans similaire dans aucune littérature. C'est un épistolier de premier ordre, non de la race solennelle et composée de *Guez de Balzac* et de *Voiture*, mais de celle vive, enjouée, spirituelle et émue tout à la fois de *Madame de Sévigné*, le seul de tous les écrivains français qui puisse lui être comparé en ce genre. Nous avons même, pour notre part, ne rien connaître de supérieur aux lettres à *Mademoiselle Elise Veillot* et à *Madame la vicomtesse de Pitray*.

Cette correspondance, dont la publication manifesta au public tout un côté nouveau du talent du Maître, fut aussi pour

beaucoup une complète révélation de son vrai caractère. Dans la chaleur et la poussière du combat, et grâce aux calomnies de la presse adverse, Louis Veillot était apparu à plusieurs qui ne regardaient qu'à distance et sans beaucoup d'attention, violent et brutal, colére et vindicatif. Ses lettres, où il s'était peint lui-même dans l'absolue sincérité de son être, le firent aimer de tous ceux qui les lirent. La chose est malheureusement trop rare, et il arrive souvent que les chercheurs qui mettent à jour la correspondance des hommes célèbres pourraient justement être accusés de lèse-réputation. Il n'est pas bon pour certaines grandes figures d'être vues dans la déshabillé de la vie intime et l'idole souffre souvent d'être touchée de trop près. Pour Veillot, au contraire, la publication de ses effusions intimes, des billets quotidiennement jetés à tous les vents du ciel, fut une apothéose. L'écrivain colossal nous apparut bon, tendre, humain, la main ouverte pour soulager toutes les infortunes, le cœur toujours enclin à la compassion. Nous vîmes que le grand artiste avait été le plus tendre des pères, l'époux le plus dévoué, le frère le plus aimant et le meilleur des amis. On pouvait sans crainte fouiller sa vie intime : elle ne démentait pas son caractère public, si noble et si beau.

Et c'est encore là l'un des traits caractéristiques de Veillot, l'un de ceux qui lui donnent une place à part parmi les grands écrivains de ce temps : chez lui le caractère est à la hauteur du talent, et tous deux sont magnifiques. Jules Lemaître a dit de lui et avec raison : "Toujours il dédaigna la fortune. Sa vie, quand on l'embrasse, est harmonieuse et belle, toute d'incroyable labeur et de sacrifices allègrement portés, les uns publics, les autres secrets et que ses lettres révèlent ou laissent deviner." Il n'a jamais reculé devant ce qu'il crut être le devoir, fallut-il pour avancer sacrifier ses intérêts les plus chers, marcher sur son propre cœur. Nul obstacle ne l'effrayait lorsqu'il s'agissait de faire l'œuvre de Dieu et il a écrit avec raison : "Nous ne reculons point parce qu'il faudrait un miracle pour nous faire passer ! Peu nous importe que la colonne mêlée d'ombre et de lumière qui marche devant nous, se dirige parfois vers les montagnes infranchissables, et parfois nous apparaisse sur la vaste étendue des mers ! Notre chef est CELUI qui commande aux flots de s'ouvrir et aux montagnes de s'abaisser."

Le devoir, il a fait son devoir partout et toujours, voilà le mot qui, peut-être, résumerait son existence. Dès qu'il savait où Dieu le voulait, il y marchait courageusement, généreusement, sans hésitation aucune. Et ce fut ainsi pendant toute sa vie.

Ce sentiment du devoir et sa force à le remplir, il les puisait

dans sa foi chrétienne. Il fut l'un des grands chrétiens de ce temps. Il a donné sa vie entière à la défense et à la glorification de sa foi et il l'a chantée en des vers immortels que vous connaissez sans doute mais que nous citerons encore, tant ils sont beaux et vibrants de sereine confiance et de noble fierté :

Dans ma lutte laborieuse,
La foi soutint mon cœur charmé ;
Ce fut donc une vie heureuse,
Puisque enfin j'ai toujours aimé.

J'espère en Jésus. Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi ;
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

Placez à mon côté ma plume.
Sur mon front le Christ, mon orgueil ;
Sous mes pieds mettez ce volume ;
Et clonez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse : lantez la croix ;
Et si l'on me donne une pierre.
Gravez dessus : *J'ai cru, je crois.*

Ce fut un chrétien de parole et d'action. Lorsque, en 1838, à Rome, il donna à la vérité chrétienne l'adhésion de son intelligence, sa volonté accepta du même coup la morale chrétienne avec toutes ses obligations. De ce jour un double idéal domina sa vie : il voulut se sanctifier lui-même, il voulut sanctifier ses frères et la société au milieu de laquelle Dieu l'avait fait maître. Ce serait une passionnante étude que celle de sa vie intérieure. Lemaître qui l'a essayée, a dit : J'affirme qu'aux heures douloureuses, il y eut chez Veuillot de la sainteté. Et Lemaître, incroyant, n'est pas suspect en ces matières. Ses communions, l'audition de la messe, les visites aux pèlerinages célèbres, la récitation du Rosaire, les invocations adressées à son saint patron ont dans la vie du grand journaliste une part qu'il est impossible de méconnaître. Il a certes fait des moyens humains dont Dieu lui a permis de disposer tout l'usage qu'il était possible d'en faire, mais comme O'Connell récitant son chapelet sur les bancs du parlement de Westminster pendant les plus violentes discussions soulevées par la question irlandaise, comme le grand empereur dont Henri de Bornier a évoqué la grandiose figure dans un drame qui restera l'un des plus beaux du siècle, il savait que "l'arme la meilleure encore est la prière," et c'est en priant la Vierge, c'est en récitant des *Ave* qu'au soir de sa rude journée de travail il retournait à son domicile de la rue du Bac.

Il comprit que l'Eglise possède la Vérité totale, celle qui sauve les peuples comme celle qui sauve les individus, et voulant se sauver lui-même et voulant sauver les peuples, il s'attacha à cette gardienne de la vérité. L'Eglise devint sa suprême passion, son amour suprême. Il la défendit contre tous ses ennemis et il disait : " L'Eglise m'a donné la lumière et la paix. Je lui dois ma raison et mon cœur ; c'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vis. Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. J'essaie d'arrêter la main parricide, j'essaie de la meurtrir, je conserve de son crime un ressentiment profond." Ce rôle de défenseur de l'Eglise, il le savait l'inaliénable apanage et l'inéluctable devoir de tout chrétien. Il comprenait cette parole de nos livres saints : *Vita hominis super terram militiâ* qu'il a superbement paraphrasée dans les beaux vers adressés à Albéric de Blanche-Raffin :

Le jour où sur ton front s'étendit le saint Chrême,
 Chrétien, tu fus soldat. Sous peine d'anathème,
 Avec le mal vainqueur tu rompis toute paix ;
 Tu fus placé debout devant ses rangs épais
 Pour être tout à Dieu, pour servir de défense
 A la vérité sainte, au malheur, à l'enfance,
 A ceux que l'on égare, à ceux que l'on trahit,
 Pour répandre l'amour . . . et pour être haï !
 Elève ton cœur à ce mâle courage,
 Défends partout ton Dieu que partout on outrage ;
 Puisqu'il veut bien subir cette guerre ici-bas,
 Combats en pardonnant, mais toutefois combats !

et ailleurs il s'écriait après avoir buriné en traits ineffaçables la figure des ennemis de Dieu : "Je leur fais la guerre. Je crois ainsi, comme chrétien, comme citoyen, comme homme, acquitter une part de la dette que j'ai contractée au baptême envers Dieu, envers la patrie, envers l'humanité."

Il aimait l'Eglise et il savait que dans les principes dont elle a la garde et dans le respect de ses droits seuls réside le salut des sociétés, voilà pourquoi il a combattu avec un si admirable courage et une si clairvoyante énergie les deux erreurs principales qui en notre temps ont essayé d'en limiter les attributions et d'en diminuer la légitime influence : le gallicanisme et le libéralisme. Il a dépouillé pour jamais ces fausses doctrines des oripeaux mensongers dont elles se couvraient et il leur a livré des batailles dont elles ne se relèveront pas. Dans ces luttes il a dû parfois croiser le fer avec des catholiques distingués, et certes ! nul plus que lui n'a regretté ces combats nécessaires, mais il a toujours eu pour lui la haute approbation du Pasteur suprême.

C'est encore parce qu'il voulait coopérer pour sa part à la réalisation de ce grand idéal : le règne social du Christ, qu'il a

faire ses grandes luttes pour la liberté de l'enseignement religieux et pour les classiques chrétiens. Il savait comme le grand évêque que nous venons de perdre et qui l'aimait tant, que c'est l'éducation qui fait l'homme, il avait constaté en lui et autour de lui la vérité de cet axiome et, comme il voulait faire des hommes de foi et une société chrétienne, il travailla de toutes ses forces à christianiser l'enseignement. Ce sera devant la postérité l'un de ses plus beaux titres de gloire.

Le *papisme* de Veillot a été l'un des traits les plus marqués de sa physionomie intellectuelle et morale. La Papauté n'a peut-être pas compté en ce siècle un champion plus dévoué, plus enthousiaste. Il en a toujours et partout défendu les droits. En 1854, au moment de l'affaire Mortara, il a fait face à toute la presse libérale et radicale d'Europe qui, d'accord avec la diplomatie soudoyée par la Juiverie internationale et la Franc-maçonnerie, aboyait aux talons de Pie IX, le si doux pontife. En 1860, nul n'a flétri avec plus d'énergie et d'indignation les manœuvres tantôt hypocrites tantôt violentes qui préparaient la honteuse spoliation des Etats Pontificaux et il a sacrifié à ses convictions l'avenir de son journal. *L'Univers* est descendu au tombeau enveloppé du plus noble linceul qui se puisse rêver : une encyclique pontificale. Il suffira de rappeler sa campagne en faveur de l'infailibilité et son livre *Rome pendant le Concile*, qui seuls suffiraient à immortaliser sa mémoire, pour évoquer devant tous le rôle grandiose qu'il joua lors du Concile du Vatican. Et lorsque l'iniquité suprême fut consommée, quels accents il sut trouver pour flétrir les Garibaldi et les Victor-Emmanuel ! Aussi Pie IX disait-il un jour de lui : " Veillot a toujours été avec moi ; c'est " mon ami " ; c'est une colonne de l'Eglise." Quel plus bel éloge pourrions-nous déposer sur la tombe du Judas Macchabée de notre âge ?

Dans toute âme bien née, il est un sentiment qui va de pair avec la foi chrétienne, un sentiment qui est éminemment respectable par lui-même mais que la religion transforme, épure, surnaturalise : c'est celui du patriotisme. " Plus on est évêque, plus on est patriote ", disait l'autre jour Mgr Touchet en prononçant l'oraison funèbre de Mgr. Affre, le martyr de la paix sociale, l'évêque qui a donné sa vie pour rétablir la concorde entre les frères ennemis qui déchiraient le sein de leur commune patrie. Le mot peut être redit non seulement de nos pères dans la Foi, mais de tous les fidèles. Plus on est catholique, plus on aime son pays. Cela est vrai de tous les pays, mais combien plus si ce pays a été de tout temps le défenseur attitré de l'Eglise, s'il a été l'ins-

trument dont Dieu s'est maintes fois servi pour la réalisation de ses grands desseins sur le monde ?

Louis Veuillot a ardemment aimé la France. Il en a parlé en termes d'une communicative émotion, d'une tendresse passionnée et aussi d'une fierté sans égale. Il a chanté la gloire de ses héros en des pages splendides et lorsque la défaite vint mettre le deuil au cœur des fils de la vieille Gaule, nul n'a dit avec plus d'éloquence les espérances de l'avenir. Aux heures même les plus sombres il a évoqué en des articles enthousiastes les glorieuses destinées que la Providence réserve encore à ce pays qu'elle a tant aimé.

Il connaissait trop son temps pour ne pas prévoir les transformations sociales vers lesquelles marche l'univers. Il voyait se répandre à travers le monde l'immense courant démocratique qui nous entraîne vers de nouvelles destinées. Cela, je pense, ne l'effrayait ni ne lui déplaisait. Comme l'Eglise elle-même il n'était radicalement opposé à aucun système politique et il acceptait tous les modes d'organisation sociale suivant lesquels il plaît aux peuples de se constituer. Et je crois bien qu'en fait nul ne fut plus sincèrement démocrate, au sens précis de ce malheureux mot. Quoi qu'il en soit, il avait l'inébranlable confiance que l'Eglise parviendrait à dominer ce courant et qu'elle civiliserait les nouveaux barbares. Il a annoncé en des pages prophétiques, en 1871 notamment, ce grandiose événement dont les prodromes se manifestent sous nos yeux : la marche de la démocratie vers le baptême. Et, dans cet ordre social nouveau, dans cette sainte démocratie romaine qu'il entrevoyait à travers les brumes de l'avenir, il croyait que la France occuperait encore le premier rang, que, de même que dans l'ancienne République chrétienne elle avait été la première des monarchies baptisées, elle serait aussi de rang et de date, dans cette Chrétienté nouvelle, la première des républiques acceptant la croix pour drapeau. Il rêvait encore pour elle de longs jours de gloire nouvelle.

Fils de l'antique race française, vieux dans sa patrie comme les chênes majestueux à l'ombre desquels sacrifiaient les Gaulois, ses ancêtres, Veuillot a certes aimé en la France l'admirable pays que Dieu a comblé de ses dons et dont il lui avait révélé la secrète beauté, le pays où lui-même et de longues générations d'ancêtres avaient aimé, souffert, pleuré,

La rive douce et triste,
Tombeau de ses aïeux et nid de ses amours.

A travers les pages de tous ses livres, on entend résonner le vers de l'immortelle *Chanson de Roland* :

Terre de France, moult estes douz pais.

Mais en ce pays il avait la joie d'admirer et d'aimer aussi la terre généreuse dont les fils n'ont jamais refusé leur sang à la cause du Christ, la terre de Godefroy de Bouillon, de Louis IX et de Jeanne d'Arc, celle dont Shakespeare disait : " La France est le soldat de Dieu dans le monde ", et qui aujourd'hui encore, en dépit des tristesses du présent, prodigue sur tous les continents, pour la conversion des infidèles, l'or de ses coffres et le sang de ses enfants. Ainsi son amour de la patrie, surnaturalisé par la foi catholique, grandissait encore à la vue des choses héroïques que la nation française a faites pour l'Eglise. On sent en son cœur une fierté indécible lorsqu'il parle de la noble France.

Cette double passion, ce double amour de l'Eglise et de la France a dominé tous ses actes, en a été principe générateur et en a fait l'unité, unité admirable et presque surnaturelle, a dit Lemaître. Dès 1842, il plantait côte à côte dans les colonnes de l'Univers la croix du Christ et le drapeau national. Il écrivait : " Au milieu des factions de toute espèce, nous n'appartenons qu'à l'Eglise et à la patrie. Parmi ces choses qui passent, parmi ces débris, dans ce mouvement des idées qui s'en vont, reviennent et s'en vont encore, nous embrassons fermement les seules choses, les seules idées qui ne passent pas : l'Eglise et la patrie." Il a été toute sa vie fidèle à cette profession de foi des jours de sa jeunesse.

Des noms que ce siècle lèguera au siècle futur, celui de Louis Veuillot est l'un de ceux qui sont le plus assurés de vivre à jamais dans la mémoire des hommes. Il est telle page de ses livres qui restera aussi longtemps que la langue française. Cette figure de chevalier sans peur et sans reproche est aussi l'une des plus belles, des plus nobles et des plus pures que notre temps offrira à la postérité. Elle est de celles devant lesquelles tout se doivent incliner, car elle symbolise cette chose si grande et si rare : l'alliance d'un talent incomparable et d'un caractère sans tache. Les catholiques de tous les pays doivent à Veuillot, outre cet hommage d'admiration et de respect, une dette immense de reconnaissance pour les services qu'il a rendus à notre commune mère, l'Eglise, pour s'être fait l'interprète de tous et pour avoir été en notre temps, comme son patron saint Louis, " le bon sergent du Christ."

Nous nous sommes efforcé en traçant cette rapide esquisse de payer une légère partie de cette dette d'honneur.

Prêtre et soldat

11 janvier 1855.

Deux mains ont fondé la France, deux mains l'ont agrandie et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont toujours relevée dans ses défaillances : la main du prêtre et la main du soldat.

Parcourez toutes les époques glorieuses et fécondes de notre histoire, depuis Clovis jusqu'à nos jours : ces deux mains travaillent d'accord à la même œuvre ; elles s'entraident plus ou moins, mais elles s'entraident. Voyez les temps bâtards, les jours malheureux : elles sont divisées. Dieu les rapproche quand il veut que la France fasse quelque chose d'illustre et de bon.

Union de la force et de la foi sous Clovis, sous Charlemagne, sous saint Louis, sous Louis XIV : quels hommes de guerre ! quels hommes d'Eglise ! Division, pour ne pas remonter plus haut, pendant le XVIII^e siècle : quels abaissements ! quel pas en arrière fait par la civilisation chrétienne ! D'un côté, la Pologne est partagée, une nation catholique disparaît ; de l'autre, les missions sont interrompues, et une partie du monde retombe dans la nuit. Rupture à la fin de ce siècle néfaste : nous n'avons que des victoires de vengeance ; nous portons partout la mort et nous sommes à la veille de périr. Un héros, un grand homme de guerre paraît : il tend la main à l'Eglise, il rétablit le culte, et tout l'ordre social se relève, et le règne de cet homme est un torrent de victoires. Il s'oublie dans cette prospérité ; sa main, jadis secourable à l'Eglise, lui devient ennemie et cruelle : sa prospérité cesse ; il tombe, mais laissant un nom immortel, et l'avenir plein de lui comme le passé. Deux dynasties se succèdent, sous lesquelles l'esprit anti-religieux domine tantôt contre la volonté du prince, tantôt avec son concours : trente-cinq années de vaines discussions, de médiocres entreprises, d'agitations stériles, et deux révolutions qui emportent ces dynasties sans que l'armée les défende ! Un nouveau pouvoir surgit du tombeau de l'homme des batailles, et se signale par un grand service rendu à la religion ; et tout soudain la France, depuis vingt ans si effacée, couvre trois nations de son drapeau, fait flotter son pavillon sur toutes les mers, dirige une lutte qui sera l'une des grandes dates de l'Europe et du monde !

Dans cette lutte qu'elle poursuit sans but d'ambition, pour la liberté menacée de la famille des peuples, la France paraît avec un caractère qui n'est qu'à elle sur la terre. Ses camps renferment des prêtres et des sœurs de charité, ses hôpitaux s'ouvrent aux blessés ennemis. Elle a deux armées : une armée de justice, une armée de miséricorde. Mère chrétienne, la patrie française a soin de l'âme de ses enfants en péril de mort ; elle ne dédaigne pas les plus obscurs instruments de sa gloire. Bénis et réconciliés.

à Dieu, ceux qui, sans récompense terrestre, disparaissent dans les flots ou sur la terre étrangère, peuvent cependant se consoler de mourir. On fait le catéchisme et on célèbre le saint sacrifice sur les vaisseaux français, voués à la protection de la Mère de Dieu. Les généraux mourants réclament le sacrement de pénitence ; les soldats montrent autant de piété que de courage. A côté du portrait de son père, le porte-drapeau de la bataille de l'Alma avait sur sa poitrine l'image de Marie, et c'étaient là les deux cuirasses sous lesquelles battait ce cœur vaillant. Qui osera mesurer les complaisances de Dieu ? Qui dira les pensées qu'il éveille au dernier moment dans ces âmes intrépides ? Si tous ceux qui gardent ces signes sacrés n'y mettent pas la foi qu'ils devraient avoir, du moins c'est le souvenir de la maison paternelle, c'est le don d'une mère, d'une sœur, d'une famille qui prie pour eux et dont ils respectent déjà la piété. Quel que soit son sentiment particulier, le soldat qui porte un signe de dévotion n'a pas rompu avec la foi, n'est pas un ennemi de Dieu.

Mais que disent ces prêtres qui exercent le ministère divin sur la flotte et dans les camps ? que disent ces religieuses qui, pour l'amour de Dieu, vont affronter les périls de la peste et de la guerre ? Ils disent que la bonne âme du soldat est droite, franche, dévouée, naturellement chrétienne. Quand ils lui parlent de Dieu, ils n'ont à craindre ni insulte, ni raillerie, ni refus. La main du prêtre et la main du soldat se joignent, et quelque chose de grand se prépare ! Lorsque Donoso Cortés, en quelques coups de pinceau d'une incomparable énergie, traçait cette belle ressemblance du prêtre et du soldat, qui n'est nulle part aussi sensible qu'en France, sa parole a retenti dans toutes les têtes intelligentes comme la prophétie des choses que nous voyons.

La France est une nation croyante et fière : elle enfante toujours des prêtres et toujours des soldats. Elle les enfante de semblable nature, hardis, entreprenants, se portant de même cœur aux entreprises, aux missions et aux croisades, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la justice, pour l'amour de la gloire. Nul peuple n'a donné autant de sang aux idées ; la pensée humaine vogue à travers le monde sur un fleuve de sang français.

On peut dire que le Français, dans l'excellence de sa nature, naît prêtre ou naît soldat. L'épée est pour lui comme un huitième sacrement, créé à son usage et qui le rend meilleur. Vingt fois l'expérience a été faite : on a ramassé la populace des villes, tout ce qu'il y a au monde de plus railleur, de plus insoumis, de plus turbulent, et l'on a pu en tirer une bonne troupe. A peine ont-ils le sabre au flanc et l'uniforme sur l'épaule, ces gamins, ces rebelles, deviennent autres : les voilà aussi orgueilleux de leur joug de fer qu'ils l'étaient de leur sauvage liberté. Dès lors, ils sont accessibles à des idées qui n'avaient auparavant aucun chemin pour saisir leur intelligence. On peut leur parler de devoir, d'obéissance, de respect ; on peut leur parler de Dieu. Ils reviennent à l'instinct national, qui est l'accord de la force et de la foi.

Le prêtre et le soldat ont pour première loi l'obéissance, pour premier devoir le dévouement, pour principale habitude le sacrifice. Ils ne s'appartiennent pas : ils appartiennent chacun spécialement à une chose qui mérite un amour sans borné, l'un à l'Église,

l'autre à la patrie, et tous deux en même temps à ces deux choses : à la fois. Ils ont tous deux une règle haute, noble, inflexible, qu'ils n'ont pas faite, qu'ils ne peuvent défaire, qui les soutient et les relève. Leurs intérêts propres, leurs affections privées disparaissent devant l'intérêt général, en vue duquel est exclusivement tracée cette règle sainte. Qu'est-ce qu'un soldat ? C'est un moine par la régularité, par la sobriété, par les privations, par l'abandon à la volonté du supérieur. Que le soldat soit chrétien, il n'y a pas d'état qui se rapproche plus de l'état monastique. Ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent, ceux qui parlent de la *licence des camps* : ils n'ont guère vu de camps ! On s'y couche de bonne heure, à la belle étoile ou sous une tente légère ; on se lève de grand matin, on travaille tout le jour ; on se prépare à la victoire et on l'espère, mais en présence de la mort. Voilà la licence des camps ! Cela ne ressemble pas au bal de l'Opera ; et l'on peut même y trouver quelque chose de plus rude qu'aux labours du négoce, de la politique ou des sciences.

Qu'est-ce que le prêtre, surtout le moine, c'est-à-dire le prêtre élevé à toute la hauteur d'abnégation que comporte la vertu humaine ? C'est le soldat des postes difficiles et des grands dangers, que l'on jette en pionnier de la civilisation chrétienne dans les glaces du pôle, dans les déserts de l'équateur, dans les savanes de l'Amérique ; que l'on envoie attaquer les sauvages, les hérétiques, les incrédules. Et il y va, et il y meurt. Quand il est mort ou par les fatigues, ou par les supplices ; quand il a été lacéré par les fouets, consumé par les flammes, dévoré, d'autres accourent à sa place, ambitieux du même sort, jusqu'à ce qu'enfin, sur les ruines de ces tribunaux sanglants, sur les cendres de ces bûchers, ils élèvent la Croix : comme le soldat, sur les décombres de la forteresse ennemie et sur les cadavres de ses frères, plante son étendard vainqueur.

Il y a une race de milieu, nouvelle en France, pervertie à détestables écoles, inféconde, sauf en sophismes et en falsifications, qui ne donne pas de soldats, qui ne donne pas de prêtres, qui les hait l'un et l'autre, qui a fait des livres et des lois pour les séparer. Elle veut que le soldat s'éloigne du prêtre et que le prêtre ait peur du soldat. Entre ces deux fils du même père, cette race avait élevé le mur de ses haines et de ses préjugés. Le camp était fermé au prêtre. Ne fallait-il pas que le pauvre soldat vécût et mourût philosophiquement, comme ces *penseurs* qui n'éprouvent aucun besoin de croire en Dieu, et qui tiennent que les fonctions et les douleurs de la vie n'ont besoin ni de ce secours ni de ces consolations ?

Fais tomber la barrière, ô France ! elle n'est pas assez détruite encore ! Fais-la tomber ; renverse-la du pommeau de ta noble épée ! A tes soldats qui vont mourir, donne pour compagnons les ministres du Dieu vivant. Que le Dieu des armées marche avec tes armées. Parmi ces cités mouvantes qui flottent comme des navires à travers les tempêtes de fer et de feu, il y a des cœurs à raffermir, des fatigues à réparer, des âmes à épurer : c'est l'œuvre du prêtre. Nos soldats errants sur la terre d'Afrique, maintenant toute semée des ossements de leurs frères, seront-ils moins braves et moins heureux pour entendre

parler de la patrie absente et de celle que la mort peut leur donner demain ? Perdront-ils quelque chose de leur courage à savoir qu'ils conquièrent un peuple à Jésus-Christ, et que si le bâton de maréchal leur échappe, il ne dépend ni du hasard, ni de l'ennemi, ni d'aucune puissance humaine, de leur faire perdre la palme des martyrs !

La France est si véritablement guerrière et chrétienne, que devant la piété militaire les droits mêmes de la raillerie expirent. Qui oserait railler Turenne ? Partout où l'homme de guerre voudra être chrétien, il le sera impunément ; ou plutôt l'opinion se tournera pour lui, par un instinct qui est l'instinct même de la grandeur nationale. On ne sait plus pourquoi, mais on comprend que la piété, dans l'état militaire, est la perfection du courage et de la discipline, et que cette perfection est l'élément invincible de toutes les grandes choses que veut faire et qu'aime à faire le pays. *Parlout*, dit Xénophon, *où les hommes sont religieux, guerriers et obéissants, comment ne serait-on pas à juste droit plein de bonnes espérances ?* Après cette phase de mesquinerie et d'épuisement où nous étions tombés, l'armée seule nous a donné quelques hommes. S'ils eussent été tous chrétiens ; si, dans ces camps où ils ont rêvé, ils avaient prié et pensé ; si, au lieu d'émuusser leur bon sens naturel sur l'obscur phraséologie des idéologues en tous genres, ils l'avaient fortifié aux saines lumières qui ouvrent les mystères de l'homme et de la société ; si, au lieu d'être libéraux, démocrates, phalanstériens et le reste, ils étaient catholiques, quels autres hommes nous aurions vus !

Patience ! atteinte la dernière de ce venin, l'armée le rejette la première. Parmi tant d'hommes de cœur qui portent l'épaulette, que d'hommes de foi ! *Quand vous voyez verdir les branches du figuier, dites que l'été est proche.* Je m'en fie à ces chrétiens qui savent être de la milice de Dieu dans la milice du monde. Ils ne sont pas les derniers à l'assaut des forteresses russes ; ils ne seront pas les derniers à l'assaut de cette folie irrégulière qui veut faire schisme avec le génie chrétien de la France. Devant l'invasion de ces passions brutales et de ce bel esprit barbare qui menace encore une fois l'empire du Christ, comme au temps de Clovis, comme au temps de Charlemagne, comme au temps de saint Louis, mieux qu'aux beaux jours de Louis XIV et du premier Napoléon, le prêtre et le soldat se donneront la main ; et, à leur ombre, croîtra ce qu'il faut à la France et à Dieu : "des gens braves et de braves gens (1)."

LOUIS VEUILLOT.

(1) De Maistre, *Lettres*.

Le mouvement catholique

AU CANADA

La mère générale de la Société du Sacré-Cœur s'en vient visiter toutes ses maisons de l'Amérique du Nord et elle va commencer par le Canada. Elle s'est embarquée jeudi le 11 août, sur le "Dominion" et arrivera à Montréal le 20. Elle doit se rendre immédiatement au Sault au Récollet et de là à Halifax, puis elle reviendra à Montréal. C'est la première fois, dit-on, dans les annales de la Société du Sacré-Cœur, que la mère générale ait quitté la maison-mère pour se rendre en Amérique. Cette nouvelle a naturellement fait la joie de tous les membres canadiens de cette communauté.

Le 4 août courant était le vingtième anniversaire de l'érection en diocèse des comtés de Chicoutimi, Saguenay, Charlevoix et Lac St. Jean. Nous ne saurions mieux le célébrer qu'en reproduisant ici les lignes que M. l'abbé V. A. Huard, Supérieur du Séminaire de Chicoutimi, consacrait, en 1889, à la mémoire de Mgr. Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi :

" Chicoutimi devenant le siège d'un nouveau diocèse ! Qui aurait pu le prévoir, il y a seulement vingt ans ?

" C'est en 1878 que s'accomplit cet événement d'un si grand intérêt pour le Saguenay. A cette époque, un rameau se détachait encore, après tant d'autres, de l'arbre vigoureux qui, croissant depuis plus de deux siècles sur le rocher de Stadacona, avait étendu peu à peu son ombre bienfaisante sur l'Amérique Septentrionale presque entière.

" Et ce qui doubla, pour le Saguenay, le prix de cet événement mémorable, ce fut le choix du Grand Vicaire Racine comme titulaire du nouveau siège épiscopal. A vrai dire, personne ne fut surpris de cette nomination : tout le monde en était certain à l'avance. Ses qualités et ses vertus éminentes, les grandes œuvres qu'il avait déjà accomplies pour l'avantage matériel du Saguenay le désignaient manifestement pour occuper cette position supérieure. Aussi lorsque, le 28 mai 1878, Notre Saint Père le Pape Léon XIII le choisissait pour être le premier évêque de Chicoutimi, sa parole souveraine ne faisait que confirmer, si l'on peut parler ainsi, une élection déjà faite par les vœux et les espérances de la population du nouveau diocèse.

“ Mais pour cette fois, le cœur du prélat ne battit pas à l'unisson avec celui de son peuple. Ce fut avec une répugnance très grande qu'il se chargea du fardeau qu'on lui imposait, et il ne l'accepta que parce qu'il croyait que Dieu le voulait ainsi. “ Véritablement, disait-il, à part la mort de ma mère, aucune épreuve dans ma vie ne m'a plus dominé.”

“ Mgr Racine reçut la consécration épiscopale, dans la basilique de Québec, le 4 août 1878, des mains de Mgr Taschereau, assisté de Mgr Fabre, évêque de Montréal, et de Mgr A. Racine, évêque de Sherbrooke, et frère du nouveau prélat. Il célébra sa première messe d'évêque à l'église du Bon Pasteur de Québec, et la deuxième à N. D. des Victoires, qu'il avait desservie autrefois lorsqu'il était vicaire à Québec.

Le 7 août avait lieu l'intronisation solennelle à Chicoutimi.”

Complétons ces renseignements par la liste des fondations auxquelles le digne et saint évêque employa son zèle apostolique.

En 1864, Mgr. Racine, alors curé de Chicoutimi, fonda un couvent qu'il confia aux Révérendes Sœurs du Bon-Pasteur. Le 15 août 1873, il fonda le Séminaire de Chicoutimi. De 1876 à 1878, Mgr. Racine dirigea la construction de la magnifique église qui est aujourd'hui la cathédrale. En 1882, il dota son diocèse d'une nouvelle maison d'éducation : le monastère des Ursulines de Roberval. Par un travail énergique, Mgr. Racine réussit, en 1884, à obtenir du gouvernement fédéral la fondation d'un Hospice de Marine, qui a été confié aux Révérendes Mères de l'Hôpital Général de Québec. Depuis, ces différentes institutions n'ont fait que grandir et marcher de progrès en progrès.

Ces œuvres parlent, à la manière des monuments qui défient l'œuvre du temps.

Québec vient de s'enrichir d'une nouvelle paroisse. Le 1er mars 1898, un certain nombre des francs-tenanciers de Saint-Sauveur, Québec, présentaient à Mgr. l'Administrateur une requête sollicitant la formation d'une desserte dans la partie ouest de cette grande paroisse.

Lorsque les allégations de cette requête furent vérifiées, l'archevêque de Québec, par mandement en date du premier juillet dernier, décréta le démembrement de la paroisse de St. Sauveur et l'érection en paroisse autonome, sous le vocable de Ste. Angèle, comme titulaire religieux, et sous celui de St. Malo, comme titulaire civil, d'un territoire contenant une superficie de 49,000 arpents.

La population de la nouvelle paroisse, d'après le recensement de 1897, est de 720 familles comptant 3,630 âmes et 2,665 communicants. Les Dames Ursulines de Québec lui ont fait don d'un

terrain de 930 pieds de profondeur sur 140 de front, sur lequel l'église et le presbytère seront construits. C'est en l'honneur de leur fondatrice que sainte Angèle a été choisie comme patronne.

Les travaux de construction de la belle et grande église de St-Malo sont commencés depuis quelques semaines. Ses dimensions sont : longueur, 175 pieds ; largeur, 64, avec un transept de 35 pieds ; hauteur de la voûte, 50 pieds. Le style est roman.

Le curé titulaire de la nouvelle paroisse est M. l'abbé Defoy, de la Basilique de Québec, dont l'énergie et les talents administratifs sauront conduire toutes choses à bonne fin.

Après cinq jours de délibérations, le chapitre général de la Congrégation des Pères de Ste Croix, tenu au Collège de la Côte des Neiges, a été déclaré clos. Le chapitre se compose de 25 membres, dont un évêque, Mgr. Hurth, de Dacca, Bengale. Neuf des membres qui ont assisté à ce dernier chapitre sont repartis samedi pour la France.

Il est naturellement impossible de savoir sur quoi ont porté les délibérations du chapitre. D'une manière générale, cependant, on a su que la congrégation a décidé de donner de l'extension à l'Université de Notre-Dame, dans l'Indiana, aux Etats-Unis. Le T. R. P. François est supérieur général à vie ; le R. P. Zahm a été nommé provincial, dans la province d'Indiana ; le R. P. Dion reste provincial de la province canadienne et le R. P. Le Marier sera provincial de l'ordre en France.

La Congrégation de Ste Croix est un ordre religieux qui se dévoue à l'enseignement et qui y remporte des succès mérités. L'ordre comprend aujourd'hui deux mille membres, tant frères que prêtres. A cet ordre se rattache une congrégation de religieuses qui se vouent aux mêmes fonctions. L'ordre compte : en France, six collèges et quinze écoles, tenues par des Sœurs ; aux Etats-Unis, dix collèges, dont la fameuse Université de Notre-Dame, dans l'Indiana, et cinq écoles ; au Canada, sept collèges, une université et quatre écoles.

Quelques-uns de ses membres se sont fait une réputation aussi bien dans l'ordre littéraire que dans l'ordre religieux. C'est ainsi que le T. R. P. François est un homme d'une haute valeur, qui occupe en France une situation en vue. Il était du nombre des malheureux prêtres que les communards ont jetés en prison dans les environs de Paris, lors de leurs sanglantes orgies. Le R. P. Zahm est bien connu dans le monde scientifique aux Etats-Unis, de même que le R. P. Crevier, directeur des études classiques au Collège St. Laurent, par ses contributions aux revues du

même genre. Le R. P. O'Neill, préfet des études anglaises à l'Université St. Joseph, au Nouveau-Brunswick, s'est fait un nom dans les cercles littéraires à la fois comme poète et comme prosateur.

En somme, c'est un ordre remarquable et dont nous sommes heureux de constater les développements dans notre pays.

Le R. P. Gendreau, O. M. I., est parti il y a quelque temps pour le Klondyke, en compagnie du R. P. Desmarais et du F. Dumas. Nous extrayons les quelques renseignements qui suivent d'une lettre qu'il adresse à un ami. Racontant les misères et les dangers du voyage sur les lacs et les rivières, il dit :

“ L'endroit où il y a le plus de naufrages, c'est la “Thirty miles river” qui décharge le lac Laberge dans la rivière Hootalinqua ou Teslin. C'est là où il y a le plus de naufrages. C'est là que le ministre presbytérien, avec qui j'avais fait connaissance à Bennett, a vu son bateau brisé sur un rocher, toutes ses provisions perdues, son homme noyé et qui lui-même n'a pu se sauver qu'avec beaucoup de difficulté. Toutes ces épreuves lui ont fait perdre sa vocation d'évangéliste du Klondyke. Il est retourné sur ses pas, bien décidé de ne jamais voir Dawson.

.....

“ Enfin nous arrivons à Selkirk le jour de la St-Jean-Baptiste. Je ne le vous cache pas, dans mon enthousiasme national et religieux, en mettant pied à terre, j'ai adressé une prière à notre patron national et j'ai placé cette future capitale du Yukon sous sa protection.

“ Sur ce point de notre territoire, si éloigné du berceau de notre nationalité et de notre langue, nous avons besoin d'une protection toute spéciale. Déjà j'aperçois une disposition malsaine contre notre ministère parce que nous sommes canadiens, parce que nous parlons français, mais je saurai demander le respect et la tolérance que j'accorde si facilement aux autres nationalités.

.....

“ J'ai été agréablement surpris de rencontrer ici (à Dawson) le Rév. P. P. Lefebvre, O. M. I., missionnaire de Peel River, à l'extrême nord de la rivière McKenzie. L'automne dernier, Mgr. Grouard, évêque du Vicariat Apostolique de McKenzie auquel appartient le district du Yukon canadien, ayant entendu parler des mines du Klondyke, avait écrit au R. P. Lefebvre de vouloir bien traverser les Montagnes Rocheuses par la passe de “Lapierre House”, puis par la rivière Porcupine et le fort Yukon, se rendre à Dawson pour constater la position et faire rapport. Le Père partit de chez lui l'hiver dernier, marcha à la raquette près de 200 milles, attendit le départ de la glace sur la rivière Porcupine, qu'il descendit en canot jusqu'à Fort Yukon, où il eut la bonne fortune de rencontrer un petit bateau à vapeur qui partait pour Dawson.

“ Il arriva ici quelques jours après l'incendie de l'église, et grâce à sa chapelle portative, le R. P. Jésuite et lui peuvent continuer à dire la messe sous une grande tente, qui servira de chapelle jusqu'à ce que la nouvelle église soit construite.

Le R. P. ajoute que “sous le rapport moral, on trouve à Dawson tous les raffinements de la corruption et de la débauche.” Il est facile de voir que ce ne sont pas les éléments qui manqueront au zèle évangéliste de ces vaillants missionnaires.

Mgr. Ritchot, administrateur du diocèse de St Boniface en l'absence de S. G. Mgr. Langevin, déclare, dans une circulaire au clergé de ce diocèse, que les instituteurs et institutrices des écoles catholiques ne peuvent en conscience signer les rapports relatifs à l'assistance aux écoles et contenant deux déclarations se rattachant aux exercices religieux dans ces écoles. Et cependant, ces écoles ne bénéficieront de l'allocation du gouvernement que si ces déclarations sont attestées sous serment par l'instituteur ou l'institutrice.

Voilà la situation en deux mots. Voilà la liberté laissée aux écoles. Voilà les avantages obtenus à l'aide des dernières négociations. Les écoles seront protestantes ou athées, ou bien elles ne recevront pas d'argent. Les francs-maçons de l'ouest, en organisant la persécution il y a huit ans, n'ont jamais visé autre chose. Ils triomphent aujourd'hui comme alors.

Voilà la vérité vraie, qu'on la dissimule sous tous les noms qu'on voudra.

Sa Grandeur Mgr. Langevin, archevêque de St. Boniface, est de retour de son voyage en Europe. Le vénérable prélat a déclaré n'avoir rien à dire pour le moment au sujet de son audience avec le Pape. On sait qu'il était allé en Europe pour assister au chapitre général de sa congrégation.

L'un des incidents de son voyage est sa visite à l'île de Corse. Nous voyons qu'il y a été reçu avec de grands égards. Il y a conféré les sacrements de l'ordre et de la confirmation à de nombreux sujets.

Le 22 juin, Sa Grandeur visitait les Sœurs appelées les “Filles de Marie”, qui tiennent, à Vico, un pensionnat et un externat, fréquentés par plus de 200 enfants. Le 24 juin, Sa Grandeur était à Ajaccio, capitale de l'île. Faisant visite au couvent des Sœurs de Saint-Joseph, l'un des principaux pensionnats du pays corse,

il reçut, là comme à Vico, de la part des élèves, une adresse en vers conçue dans les termes les plus sympathiques et les plus touchants.

AUX ETATS-UNIS

L'archevêque de Cincinnati a nommé une commission chargée d'étudier la question de la musique religieuse dans son diocèse. Les travaux de la commission sont aujourd'hui fort avancés. Elle s'est procuré une liste de tous les morceaux de musique orale et instrumentale qui forment la bibliothèque musicale de la plupart des églises, et elle va maintenant sérieusement s'occuper d'épurer et de reviser le tout.

Ce travail aura vraisemblablement une portée plus que locale, car dans tous les diocèses, on aura sans doute à cœur de se conformer aux décisions prises, après mûr examen, par cette commission. Déjà plusieurs évêques ont demandé une copie de la liste des morceaux qui seront approuvés. C'est une réforme dont l'importance pratique sera vite appréciée, car le besoin s'en faisait sentir un peu partout, et peut-être aura-t-elle son bon effet ailleurs qu'aux Etats-Unis.

Dans une courte étude qu'il publie dans le *Griffin's Journal*, M. Martin I. J. Griffin indique comme l'une des causes de la révolution américaine l'Acte de Québec (1774) qui pourvoyait au soutien du clergé catholique au moyen de la dime, reconnue par les lois françaises avant la cession du Canada à l'Angleterre. Il cite à l'appui de cette thèse plusieurs pièces historiques, notamment une résolution adoptée, en 1774, par le Congrès pour demander, entre autres choses, l'abrogation de l'Acte de Québec, qualifié de "statut impolitique, injuste, cruel, inconstitutionnel, dangereux et subversif des droits américains."

Ainsi, c'est la crainte du catholicisme qui gênait nos voisins, et c'est l'idée protestante, dans ce qu'elle a de plus étroit et de plus intolérant, qui a servi de base à la république qui sera demain l'empire américain. Les américanistes feront bien de ne pas perdre de vue ce fait capital, auquel le régime établi a donné le caractère d'une tradition qui n'a été que trop fidèlement observée.

Il résulte d'un tableau historique publié par l'*Anishinabe Enamiad*, un alerte petit journal publié en langue indienne par les Pères Franciscains de Harbor Springs, Mich., et leurs élèves

sauvages, que "soixante ans avant que l'A. P. A. eût pris naissance et découvert que les catholiques sont des traîtres, et longtemps avant que le terme absurde *non-sectarian* eût vu le jour, un prêtre soutenait de ses propres deniers et dirigeait une école pour les enfants sauvages dans les solitudes du Michigan septentrional".—"Mieux eût valu pour les sauvages", ajoute l'*Anishnabe Enamiad*, "n'avoir jamais connu d'autre blanc que le prêtre catholique. Car c'est le blanc, avec son whisky, son immoralité et ses instincts d'escroquerie, qui est à blâmer pour la dégradation du sauvage."

Toute la civilisation américaine tient dans ce simple rapprochement.

Mgr. Cunningham, évêque-élu de Concordia, Kansas, sera sacré évêque le 8 septembre prochain, à Leavenworth. Sa réception à Concordia aura lieu le 14 septembre.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Les prêtres d'Italie ont décidé de suivre l'exemple du clergé français et d'organiser une ligue de défense sacerdotale. Seulement, cette ligue au lieu d'être diocésaine comme les ligues françaises, sera nationale. Moyennant une souscription annuelle d'un franc, tous les curés qui s'inscriront sur les registres de la ligue seront gratuitement défendus dans tous les procès relatifs à leur ministère paroissial. La ligue s'occupera aussi de faire toutes les démarches nécessaires pour faire servir aux curés les augmentations budgétaires votées par le Parlement mais dont le gouvernement ne verse toujours que la plus petite partie possible.

L'autorité ecclésiastique a approuvé les fondateurs de la nouvelle association.

—On annonce la mort du marquis Crispolti, ancien directeur de l'*Osservatore Romano*, catholique en vue.

FRANCE.—Les élections des conseillers généraux qui ont eu lieu le 31 juillet, n'ont pas modifié sensiblement la position des divers partis. C'est le *statu quo ante bellum*.

—Nous avons le regret d'enregistrer la mort de M. Eugène Loudun, ancien directeur de la *Revue du monde catholique*, et du R. P. Sardou, O. M. I.

ALLEMAGNE.—Nous avons rappelé l'autre jour l'ignoble conduite de Ferdinand de Bulgarie livrant au schisme l'âme de son

enfant. Ce prince est de la famille de Cobourg et ce n'est pas le premier de sa race qui déshonore son nom de chrétien. Au dix-huitième siècle un Cobourg fut le protecteur de Weishaupt, le fameux franc-maçon allemand, et franc-maçon lui-même. Il y a quelques années la princesse royale de Roumanie, une Cobourg encore, violait ses engagements solennels et laissait élever dans le schisme ses enfants. Aujourd'hui c'est la princesse Dorothée de Cobourg qui tient l'affiche.

Elle vient d'épouser au temple protestant, le beau-frère de l'empereur d'Allemagne, Gonthier de Slesvig-Holstein. Celui-ci ne voulut pour aucune considération, promettre de faire élever ses enfants dans la religion catholique et conséquemment Rome refusa à la princesse Dorothée la permission de l'épouser. Celle-ci ne fut pas arrêtée pour si peu. Une lâcheté de plus au compte de la maison de Cobourg.

Une figure nous apparaît grandiose au-dessus de ces fronts princiers que la honte couronne, c'est celle du Souverain-Pontife que n'ébranle aucune menace, aucune promesse et qui, à toutes les sollicitations répond par l'inflexible *non possumus* des apôtres.

Au tribunal du Pape, il n'est ni prince ni sujet. Il n'est que des âmes rachetées par le sang du Christ et dont son Vicaire a la garde, des âmes qui ont toutes la même valeur, une valeur inestimable.

ANGLETERRE.—L'un de nos confrères de langue anglaise rappelait ces jours-ci le fait que Newman dut après Dieu sa conversion à un article publiée par le cardinal Wiseman dans la *Dublin Review*. Quelle plus magnifique démonstration du bien que peuvent avec leur plume, opérer les prêtres écrivains ! Tout l'immense mouvement d'œuvres et d'idées suscité par Newman, tout cela dû à un article de revue.

L'importance de la presse et la nécessité pour les catholiques d'en faire un instrument de propagande au service de leurs croyances est chaque jour démontrée. Tous les remueurs d'idées de ce temps, tous les hommes qui ont puissamment agi sur les événements ont compris l'importance de la presse. Napoléon et Bismark s'arrachaient à leurs multiples travaux pour rédiger des articles de journaux. Léon XIII ne laisse jamais passer une occasion de recommander aux fidèles l'œuvre de la presse catholique.

Il n'y a qu'un certain nombre de bonnes gens affiliées depuis longtemps à la reposante confrérie des *Bras croisés* qui ne veulent pas voir ces évidences.

LUXEMBOURG.—Le journal *Luxemburger Kleine Presse* avait accusé de violation du secret de la confession un curé du pays. Celui-ci traduisit son adversaire devant les tribunaux et le fit condamner sévèrement. Le jugement constate la mauvaise foi de l'auteur de l'article incriminé.

ECOSSE.—Le Souverain Pontife vient d'adresser une encyclique aux évêques écossais.

Nous publierons ce document dans notre prochaine livraison.

ASIE.—Mgr. Audo, évêque d'Alep, Asie, raconte dans une lettre adressée à Mgr. l'évêque de Bayonne, France, un fait qui rappelle la distribution de la manne racontée dans la Bible. Nous croyons devoir reproduire cet extrait de sa lettre.

“ En mars dernier, dans l'immense plaine entre Damas et Bagdad, en une région habitée dite Aana ou Algifana, les habitants, affligés par la famine, eurent recours aux jeûnes et à la prière afin de conjurer le fléau qui les décimait et de se rendre moins indignes de la clémence et de la miséricorde divines.

“ Le bon Dieu, à la fin, se laissa toucher, et leur ouvrant un des trésors inépuisables et infinis de sa très tendre Providence, fit souffler un vent très fort sur toute la contrée : à l'instant, on a vu tomber et recouvrir leur terre une substance dont ils ignoraient absolument la couleur et la nature : ils la goûtèrent en y trouvant la saveur la plus exquise. Réconfortés par cet envoi providentiel, ils changèrent les prières de pénitence en chants de joie, de remerciements et de reconnaissance, comme autrefois avaient fait les Israélites pour la manne.

“ La susdite région privilégiée est dans la Chaldée, l'ancien berceau d'Abraham, le père des croyants. On y voit encore de temps à autre les prodigieux effets de la vive foi abrahamite, qui est la base de tous les miracles dans l'ancien et le Nouveau Testament.”

PHILIPPINES.—Le *Catholic Record* a rappelé fort à propos dans son dernier numéro un témoignage que rendait en 1861, aux indigènes des Philippines, un presbytérien, M. Robert MacMicking. Parmi les indigènes de Manille qui servent à bord des vaisseaux divers, disait celui-ci, il en est plus qui savent signer leur nom que parmi les matelots anglais qui naviguent actuellement dans les parages des Philippines.

Voilà qui tombe joliment d'aplomb sur la tête des vantards qui sont toujours prêts à prôner l'excellence de tout ce qui de près ou de loin touche l'Anglo-saxon et à dénigrer l'Espagnol.